

THEATRE PERMANENT

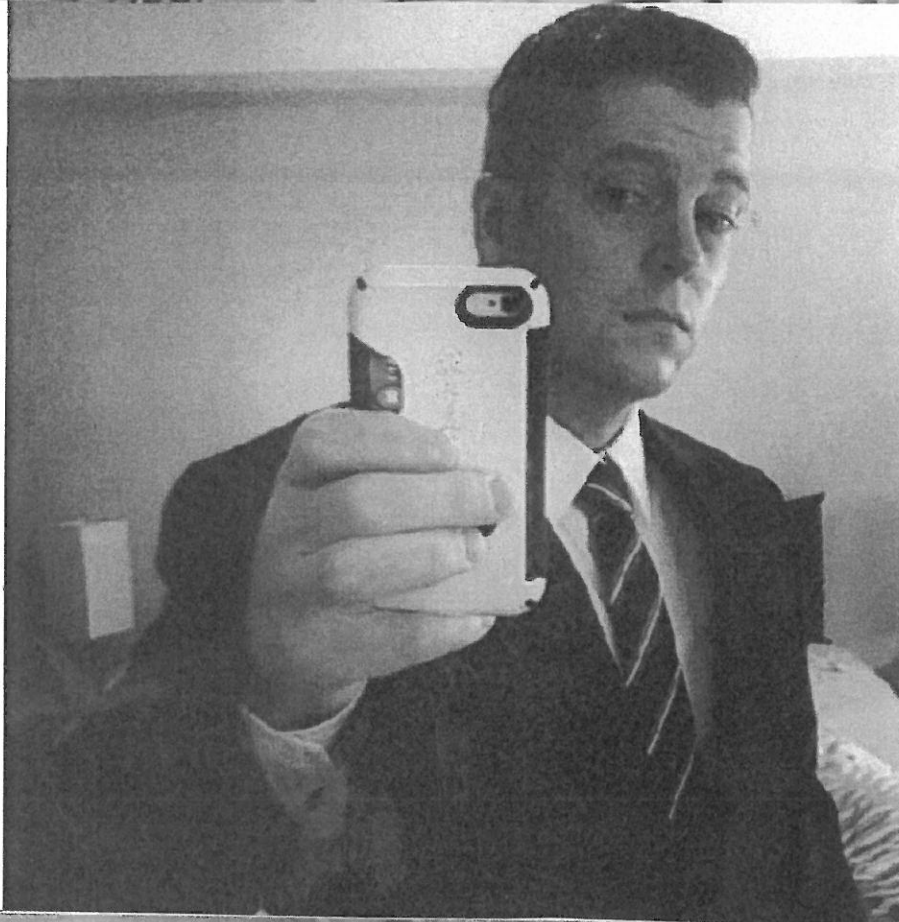
JOURNAL

28 NOVEMBRE 2013

N°63

MOI, JE





# À moi, moi seul, moi aussi, moi-je et moi-même sont dans un bateau

1. Si Arnolphe est le personnage le plus bavard de tout le répertoire dramatique, Alceste est à n'en pas douter le plus autocentré, si du moins l'on m'accorde la conclusion – peut-être rapide en besogne – qui ferait se rapprocher le recours inflationniste au « moi » et une prédisposition psychique pathologiquement narcissique. Expliquons-nous : grâce aux prouesses du numérique, il est désormais possible d'établir un relevé précis d'occurrences lexicales dans un corpus donné : mobilisant ces petits bijoux du web pour passer Molière à la moulinette de la recherche, on découvrirait ainsi qu'Alceste dit pas moins de soixante-huit fois « MOI », et cela avec une moyenne de quinze à vingt « MOI » par acte, à l'exception de l'acte III où le « MOI » ne s'impose que trois fois à peine. En regard de cette sur-mobilisation, Célimène et ses dix-huit « MOI », Philinte et ses douze « MOI » ou Arisnoe et sa petite dizaine, font bien pâle figure. En regard des autres héros du cycle du « MOI », Alceste arrive également en tête du trio qu'il compose avec Dom Juan – une petite quarantaine – et Tartuffe – à peine la vingtaine. Il faudrait donc additionner les « MOI » de Dom Juan et ceux de Tartuffe pour tout juste obtenir le feu d'artifice détonant d'additions de « MOI » de notre misanthrope.

Il y a d'abord le « laissez-moi », tout à la fois entame et entaille : qui présente l'homme, sa disposition et sa vocation. On peut difficilement être plus efficace pour camper un personnage que Molière en ces deux mots, repris et bégayés ainsi qu'un thème de fugue :

« Laissez-moi je vous prie » (I, 1)

« Laissez-moi, vous dis-je, et courez vous cacher » (I, 1)

« Laissez-moi » (I, 3)

« Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît » (IV, 2)

« Laissez-moi sans dispute » (V, 1)

« Laissez-moi madame je vous prie » (V, 4)

« Mais laissez-moi toujours vous estimer de même » (V, 4)

Autrement dit, Alceste est moins celui qui veut fuir que celui qui souhaite être tranquille, celui qui demande aux autres de quitter la scène, fait place nette et occupe le foyer.

Le « MOI » est en ce siècle aussi doctrinaire que le phallus.

Il y a ensuite la longue série des variations du « MOI » :

Il dit : « Moi, je veux me fâcher », il dit : « Moi, votre ami ? », il dit : « Je lui disais, moi », il dit : « Croyez-moi », il dit « Laissez-moi là », il dit : « Et moi, je soutiens, moi », il dit : « C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle », il dit : « J'ai pour moi la justice », il dit : « Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous », il dit : « Tout le monde avant moi », il dit « Et moi et moi et moi », enfin non, ça il ne le dit pas, mais il pourrait tout aussi bien s'il était sensible aux sept cent millions de chinois, aux quatre-vingt millions d'indonésiens, aux trois ou quatre cent millions de noirs, aux cinquante millions de gens imparfaits, aux neuf-cent millions de crève-la-faim, aux cinq cent millions de sud-américains, aux cinquante millions de vietnamiens et aux cinq cent milliards de petits martiens.

De toute l'histoire du théâtre, Alceste est sans aucun doute le personnage à professer le plus visiblement la religion du « Moi », numériquement au moins. Machine verbale à affirmer de l'ego, du sujet, de l'identité, à la poser en l'opposant, à mobiliser la langue pour s'asseoir, s'y asseoir, à jouir d'y être et d'en être : car exister, surtout au théâtre, c'est d'abord parler et se dire, porter l'accent sur ce « je » qui vaille que vaille avance sans défailir.



2. Ce mardi 19 novembre, il y a à peine dix jours, l'Oxford English Dictionary – qui fait figure de référence dans le monde anglo-saxon de la conduite de la langue – a choisi comme mot de l'année 2013 le terme de « Selfie » : 2013 année du Selfie. Bien. Encore faudrait-il savoir ce que c'est que le « Selfie »... On entend bien sonner le « self » et les vagues souvenirs d'un anglais boiteux vous disent bien qu'il doit y avoir quelque chose de la folie du soi qui s'agite par en-dessous, mais cela ne saurait suffire. Vous ignorez donc le vocable mais vous l'avez nécessairement rencontré. Et pour cause : on en trouve plus de 56 millions sur Instagram et ils sont religieusement publiés sur Facebook et sur les autres médias sociaux tout aussi quotidiennement. Trois indices – conditions minimales et exclusives du « Selfie » : il vous faut un smartphone, un miroir et vous. Jusque-là, le « selfie » relève donc du possible, et même, en cherchant bien, vous avouerez tout intérieurement que vous avez vous-même déjà cédé à la tentation et que traînent coupablement dans votre Iphone ou sur votre ordinateur des photos de vous digne de la scène « selfie ».

Performance du moi social réglée sur un principe d'image, le selfie est révélateur de l'horizon narcissique que structure le capitalisme dans les démocraties libérales, sécuritaires et numériques : horizon d'une singularité à construire – et contrôler – érigée en modèle unique de développement.

Vous êtes tous pareils car vous êtes différents – c'est le « venez comme vous êtes » que McDonald serine à chaque entrée : car « comme vous êtes » – hipster, sticky, straight, casual, vintage, hippy chic – ce sera toujours une singularité quelconque prête à décliner dans le nombre une spécificité dans laquelle s'engouffrera la dépense (on le sait : les ordinateurs noirs, les Iphone blancs, les Ipod roses, les voitures rouges, les chaussures dorées, plus chers souvent que les modèles communs se vendent comme des petits pains : à l'heure du « MOI » performantiel et du Selfie la série limitée devient l'appareil d'affirmation et de construction du moi).

3. En ce sens, le « Je veux qu'on me distingue » d'Alceste et son hypertrophie du moi annonçait déjà la « me me me generation » que Joël Stein déboulonnait dans un important dossier paru dans le *Time* en mai 2013 : « Millennials are lazy, entitled narcissists, who still live with their parents » disait la couverture où posait négligemment une pauvre rousse d'à peine quinze ans, coulant alanguie sous l'objectif de son propre BlackBerry tenu à bout de bras. Cette génération des « millénaires », née entre 1980 et 2000, se présente sous la plume du journaliste américain en des traits bien peu favorables : paresseuse, dépolitisée, passive, rêvant d'intégration bien plus que de révolution, la « me me me generation » ou « génération moi moi moi » approfondirait les bêtises et les tares des baby boomers en les faisant fructifier par l'usage des réseaux sociaux, des plates-formes de diffusion et des nouvelles technologies. Là où nos parents étaient limités par des principes matériels (pellicules des appareils photographiques, médiocrité des projecteurs de diapositive, capacité de stockage limité dans les vingt-mètres carrés des studios de leur jeunesse), les millénaires – dont je suis – peuvent à loisir démultiplier les supports et les surfaces : l'immatériel est principe de grandeur et de multiplication.

Par une espèce de pirouette rhétorique, Joël Stein concluait pourtant son article à charge par une conclusion pour le moins optimiste : c'est précisément cette génération qui a bu le lait de l'idéologie du monde comme il va, cette génération d'individualistes insolents, cette génération de précaires, d'indécis, de volages, cette génération de 88 SMS par jour, cette génération élevée au porno, au foot, aux knackis, à la real TV et aux mangas qui va changer (sauver ?) le monde.



4. En 1937, Billy Holliday chantait « Me, Myself and I », elle poursuivait « are all in love with you »

En 2009, Beyonce chantait « Me Myself and I », elle poursuivait « that's all I got in the end ».  
D'un côté, réunion des trois visages du moi,  
De l'autre, appui sur ses vestiges.

On peut regarder à bon droit avec un œil moins optimiste que le Joël Stein du *Times* ou le Michel Serres de *Petite Poucette* – l'un des essais les plus vendus en librairie depuis 2012 qui fait l'apologie de notre génération, ce peuple de jeunes adultes et d'adolescents aux pouces digitaux qui augure de l'avènement d'une société inédite car mondiale, pacifiée, démocratique et moralisée – et trouver amère la conclusion sucrée en forme de happy end qui fait l'impasse sur l'intériorisation des dispositifs de pouvoir et de domination, qui s'aveugle sur la précarisation des conditions économiques et sociales, qui évacue la dimension problématique et dialectique des processus de transformation et de subversion.

Sans brosse le tableau noir, pour forcer les contrastes, on devrait en revenir au *Misanthrope* et à sa fin douce-amère pour se garder de croire acquise une victoire qui demande de hautes luttes et plus encore nous rappelle à ce mot de Michaux : « On n'est pas fait pour un seul moi ».

Est-ce qu'il n'est pas temps d'en changer ?

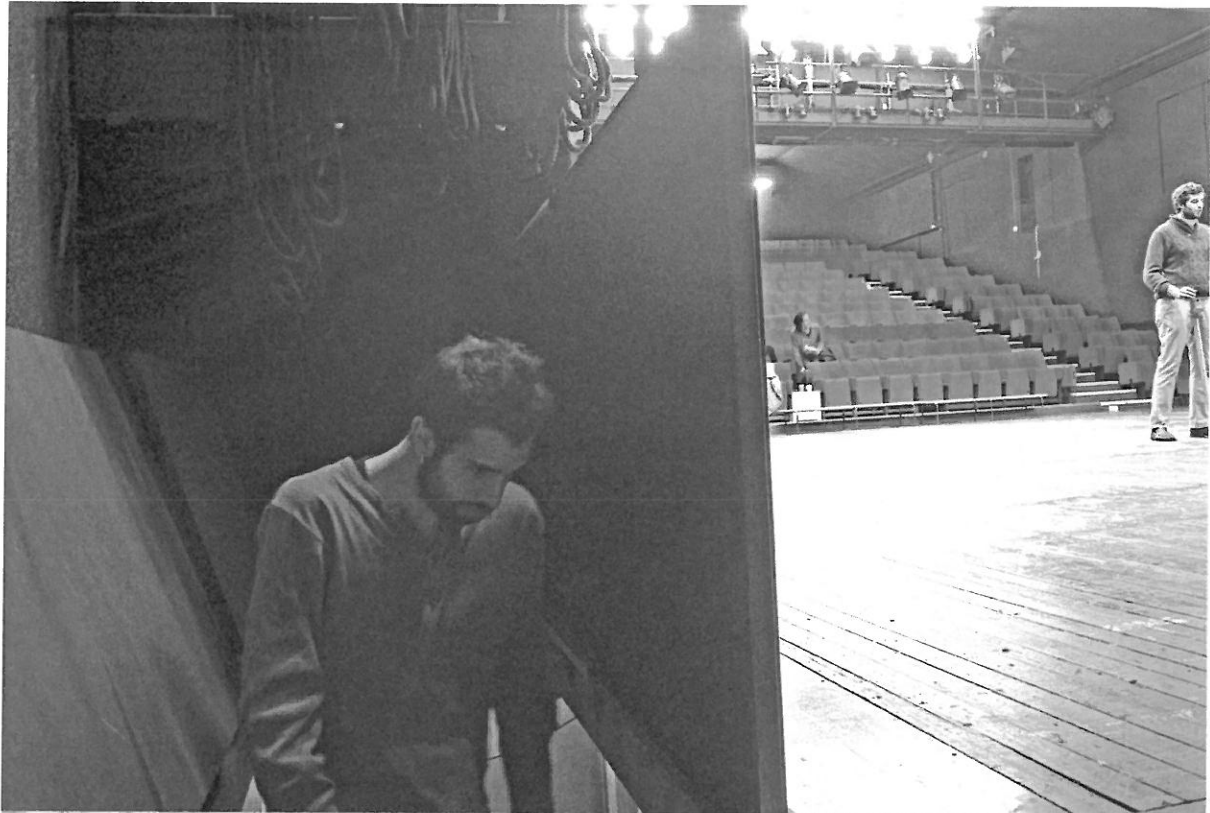
Barbara Métails-Chastanier

# L'ŒIL DU



# FIN D'UN

# CYCLONE

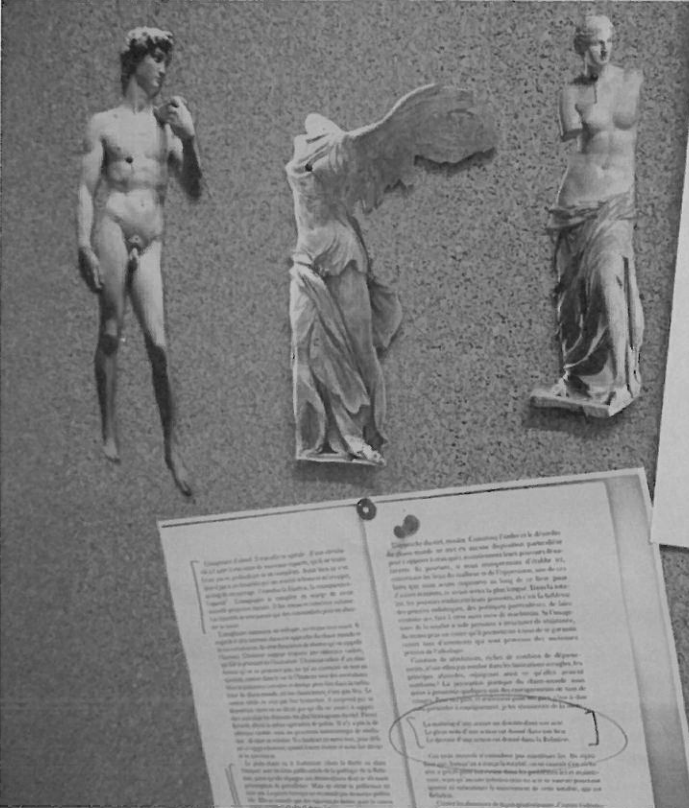


CYCLE 3

FLORA SOULIER







*... que les autres n'avaient aucun prix  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Gloire au fic qui barrait le passage aux autos  
Pour laisser traverser les chais de Léstand  
Et gloire à don Juan d'avoir pris rendez-vous  
Avec la délaissée, que l'amour désavoue  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Gloire au premier venu qui passe et qui se tait  
Quand la canaille crie haro sur le baudet  
Et gloire à don Juan pour ses galants discours  
A celle à qui les autres faisaient jamais la cour  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Et gloire à ce chré s'avançant son ennemi  
Lors du massacre de la Saint-Barthélemy  
Et gloire à don Juan qui conviit de baisers  
La fille que les autres refusaient d'embrasser  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Et gloire à ce soldat qui fera son fusil  
Plutôt que d'achever l'ouvrage à sa merci  
Et gloire à don Juan d'avoir osé trosser  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Gloire à la bonne sœur qui, par temps pas très chaud  
Désola dans sa main le péché du manchot  
Et gloire à don Juan qui fit récrire son soto  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Gloire à qui n'avait pas d'idéal sacro-saint  
Et gloire à don Juan qui rendit femme celle  
Où, sans lui, quelle horreur, serait morte pucelle  
Cete fille est trop vilaine, il me la faut*

*Comme il était à traverser le stade...  
L'empire d'acier, moule...  
Le grand monde...  
L'empire d'acier, moule...  
Le grand monde...  
L'empire d'acier, moule...  
Le grand monde...*

*Le Spectre, en femme voilée, Don Juan  
pense est résolu.  
Sonnante...*







Je suis de la génération qui vivra plus mal que ses parents, je suis de la génération qui n'est pas née avec Internet mais qui a grandi avec lui, a atteint la maturité avec lui, j'ai un lien si tendre avec Internet.

Je suis de la génération du terrorisme international, je suis de la génération de la mondialisation, je suis de la génération qui ne rêve plus d'Hollywood mais de Londres, Paris, Tokyo, Singapour, je suis de la génération des traders privés de tours jumelles.

Je suis de la génération qui a rêvé Isla Moda, et la solution scientifique à l'exigence bien naturelle de disposer d'une piscine à bord d'un Airbus, je suis de la génération des rapatriés en charter, je suis de la génération du bling-bling et des Patek Philippe.

Je suis de la génération qui a perdu Bertrand Cantat et découvert la Lituanie par la même occasion.

Je suis de la génération des geeks et des otakus qui ne connaissent plus le manuscrit et qui découvrent le livre électronique.

Je suis de la génération qui grandit avec des faux seins, un faux nez et un hymen recous si je veux, je suis de la génération du *Loft*, de *Survivor*, de *Secret Story* et du *Mailton faible*.

Je suis de la génération du retour à l'ordre après 68, je suis de la génération qui a tenté d'imiter 68, je suis de la génération qui rêve dès que revient le mois de mai, je suis de la génération qui ne sait plus où se situent les classes qui sont censées lutter.

Je suis de la génération qui parle le français de *Jeune & Jolie* : la story du mois c'est quand ma copse file son phone à un keum sur le dancefloor en mode easy et qu'il a l'air open, je suis de la génération qui a vu pendre Saddam Hussein sur Dailymotion, qui gagne des concours de cinéma sur téléphone portable et qui fait de la musique avec des ondes alpha.

Je suis de la génération qui ne fait plus d'enfants mais qui ne met plus systématiquement de capotes, et pourtant je suis de la génération qui est née avec le sida, je suis de la génération qui n'a jamais connu le safe sex, je suis de la génération qui baise avec du caoutchouc et l'hymen recous, je suis de la génération qui n'a plus honte de se rencontrer sur Meetic, je suis de la génération qui n'a plus honte de se marier sur Meetic, je suis de la génération qui vend ses sex tapes sur [www.sextapes.com](http://www.sextapes.com) en espérant gagner les 5 000 dollars que promet le site Internet, je suis de la génération qui se traîne en procès pour récupérer les bénéfices des vidéos.

Je suis de la génération que l'on oblige à être écolo pour tous ceux qui ne l'ont pas été, je suis de la génération à qui l'on demande de retourner chier dans la sciure et de ne plus prendre de bains, je suis de la génération qui trouve que les éoliennes sont belles et qui enterre ses maisons sous le sol, je suis de la génération qui n'aura plus de pétrole alors qu'elle commence à peine à s'amuser avec les low-cost.

Je suis de la génération qui a fêté ses dix ans pendant le génocide rwandais.

Je suis de la génération qui aime acheter des tapis de souris.

Je suis de la génération qui a vu toutes les capitales d'Europe.

Je suis de la génération de la fin des records sportifs, à moins d'avoir recours à la cryogénéisation.

Je suis de la génération qui s'appauvrit, je suis de la génération qui paie les retraites, je suis de la génération qui apprend à avoir peur des vieux, je suis de la génération qui perd ses fonctionnaires, je suis de la génération à qui on a brandi le modèle scandinave, je suis de la génération qui a honte de faire des fautes en anglais puisque *ce n'est plus une langue étrangère pour personne*, je suis de la génération qui passe à droite par désespoir devant le paysage de gauche, je suis de la génération devant qui on démantèle l'État providence, je suis de la génération travailler plus pour gagner plus, je suis de la génération mal conseillée par les conseillers d'orientation, je suis de la génération des hedge funds et de Jérôme Kerviel, je suis de la putain de génération où l'on peut perdre 5 milliards en passant une porte et faire semblant qu'on n'a rien vu – Excusez-mot vous n'auriez-pas vu cinq milliards ? J'ai dû les perdre en sortant. Non ? Sûr ?

Je suis de la génération d'Outreau et de la vérité qui ne sort plus de la bouche des enfants.

Je suis de la génération des Beckham, de l'anorexie, des paparazzis, des stars qui sortent sans culotte et qui ne mettent pas de ceinture de sécurité à leurs enfants, je suis de la génération des taches de sperme sur les robes des stagiaires qui s'adressent solennellement à l'Amérique.

Je suis de la génération des premières dames qui sortent des disques, je suis de la génération d'Eurodisney.

Je suis de la génération de la loi Évin, je suis de la génération de la vodka-Red Bull.

Je suis de la génération des iPod, des iPhone, des clés USB, du Wi-Fi, de MSN, je suis de la génération qui compte ses amis sur Facebook, je suis de la génération qui se poke.

Je suis de la génération qui se stérilise à force d'essayer d'avoir des enfants à quarante ans.

Je suis de la génération qui a redécouvert le poker, je suis de la génération qui découvrirait peut-être toutes les propriétés intrinsèques de la matière noire, je suis de la génération que ça n'impressionne plus d'aller sur la Lune.

Je suis de la génération qui n'a pas encore tranché si Paris Hilton est oui ou non bonnasse.

Je suis de la génération de la crise des subprimes.

Je suis de la génération du réchauffement climatique et des documentaires lamoyants sur le sort des ours blancs et des calottes polaires.

Je suis de la génération qui ne peut pas accueillir toute la misère du monde mais l'inverse serait souhaitable et puis je suis de la génération qui conduit des scooters, qui vole des scooters, qui peut payer des tests d'ADN pour retrouver ses scooters, je suis de la génération des 17 millions de personnes qui lisent de la presse people en France, et surtout je suis de la génération à qui on ne cesse de répéter qu'elle vivra plus mal, qu'elle vivra moins bien que, je suis de la génération du chômage, de la bulle immobilière, du camp de Sangatte, du Showcase, de la naturalisation monégasque, de la fuite des capitaux, du bouclier fiscal, de l'abolition des 35 heures, de la prime des transports, du logiciel Edvige et de l'interdiction de coups de téléphone sur simple soupçon que j'appartiens à une bande organisée, à une génération sans ordre, à la génération qui a perdu Kurt Cobain mais à qui on répète qu'elle peut gagner la bataille du pouvoir d'achat.

ALICE ZENITER, JUSQUE DANS NOS BRAS

# Jacques Dutronc, Et moi et moi et moi

Sept cent millions de chinois  
Et moi, et moi, et moi  
Avec ma vie, mon petit chez-moi  
Mon mal de tête, mon point au foie  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Quatre-vingt millions d'indonésiens  
Et moi, et moi, et moi  
Avec ma voiture et mon chien  
Son Canigou quand il aboie  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Trois ou quatre cent millions de noirs  
Et moi, et moi, et moi  
Qui vais au brunissoir  
Au sauna pour perdre du poids  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Trois cent millions de soviétiques  
Et moi, et moi, et moi  
Avec mes manies et mes tics  
Dans mon petit lit en plume d'oie  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Cinquante millions de gens imparfaits  
Et moi, et moi, et moi  
Qui regarde Catherine Langeais  
A la télévision chez moi  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Neuf cent millions de crève-la-faim  
Et moi, et moi, et moi  
Avec mon régime végétarien  
Et tout le whisky que je m'envoie  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Cinq cent millions de sud-américains  
Et moi, et moi, et moi  
Je suis tout nu dans mon bain  
Avec une fille qui me nettoie  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Cinquante millions de vietnamiens  
Et moi, et moi, et moi  
Le dimanche à la chasse au lapin  
Avec mon fusil, je suis le roi  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie

Cinq cent milliards de petits martiens  
Et moi, et moi, et moi  
Comme un con de parisien  
J'attends mon chèque de fin de mois  
J'y pense et puis j'oublie  
C'est la vie, c'est la vie



crédit, avec les différences d'accent et d'orientation que requerraient les temps nouveaux. Elle montre par là qu'elle n'a pas renoncé au ministère dont une époque mémorable l'a investie. Elle est devenue à sa façon religion et continue de l'être. Mieux, on peut soupçonner que la religion de beaucoup de fidèles, au fond d'eux-mêmes et insensiblement, s'est faite littérature. C'est bien pourqu'on le retour en honneur du culte traditionnel n'a pas pu mettre fin au sacerdoce de l'écrivain<sup>13</sup> ». Cela n'a rien d'excessif et c'est resté, je crois, tout à fait vrai, spécialement en ce qui concerne la France. Les discours que l'on tient habituellement sur la fonction de la littérature montrent que la relation que nous entretenons avec elle est restée fondamentalement religieuse et n'a jamais été réellement sécularisée. On peut, du reste, se demander s'il est tout simplement concevable qu'elle le soit un jour. Musil fait partie des écrivains du XX<sup>e</sup> siècle qui ont combattu avec une fermeté spéciale l'héritage romantique que constitue la conception religieuse et sacerdotale de la littérature et de sa mission. Il pensait que l'idée que la littérature se fait généralement du ministère spirituel qu'elle exerce n'est ni recevable ni indispensable de quelque façon que ce soit à la défense de sa dignité et de son importance, surtout quand elle prend, comme c'est le plus souvent le cas, la forme de la bigoterie caractérisée.

On ne peut sûrement pas considérer la déclaration que cite Bourdieu comme une tentative d'explication de ce que fait la littérature mais plutôt comme le genre de slogan ou de cri de ralliement que j'évoquais plus haut, utilisé par des gens qui partagent une conception plus ou moins religieuse de la littérature, de sa position d'exception et de sa mission plus ou moins sacrée. Le problème crucial est qu'il y a un abîme – que l'on se garde soigneusement, de façon générale, d'essayer de franchir – entre ce genre de déclaration géné-

rale sur la fonction de la littérature et une tentative sérieuse qui aurait pour but de donner à propos de telle ou telle œuvre déterminée, une idée précise du ou des contenus de connaissance qu'elle renferme et qu'elle est censée être la seule à pouvoir nous transmettre.

On peut remarquer que, si l'on demande à ceux qui profitent des affirmations comme celle dont il s'agit de donner des exemples précis de ces vérités d'essence qui nous sont rendues accessibles immédiatement par les grandes œuvres de la littérature et elles seules, on a peu de chance d'obtenir des réponses très convaincantes. On peut se demander, en outre, ce qui les autorise à traiter comme si elle était résolue clairement, en tout cas pour tous ceux qui ont conservé une capacité d'émerveillement et de jouissance suffisante à l'égard des œuvres littéraires, une question qui, en réalité, ne l'a jamais été et ne l'est toujours pas. Je veux parler de la question de la relation que la littérature entretient exactement avec la vérité et la connaissance, et de celle du genre de connaissance dont on peut parler, en l'occurrence. S'agit-il, comme le croient certains, d'une connaissance d'essence ?

Proust, par exemple, n'hésite pas à utiliser à ce propos des expressions comme « connaître l'essence des choses », « contempler l'essence des choses », « libérer l'essence des choses », etc.), qui est comparable à celle qu'on a l'habitude d'attribuer plutôt à la philosophie ; ou, au contraire, d'une connaissance que l'on peut appeler dans un sens littéral ou modifié de façon appropriée, « expérimentale ». Il n'est tout simplement pas vrai que la réponse essentialiste s'impose immédiatement comme étant la seule possible. Ce n'est, en tout cas, pas celle de la plupart des écrivains, quand ils essaient, implicitement ou explicitement, de proposer une réponse, et ce n'est pas non plus celle de tous les philosophes de la littérature, y compris lorsque l'idée que l'on peut et que l'on doit

JACQUES BOUVERESSE, LA CONNAISSANCE DE L'ÉCRIVAIN

attribuer à la littérature une valeur et une fonction proprement cognitives ne suscite, chez eux, aucune réticence et aucun doute.

La conception selon laquelle la littérature est en mesure de nous communiquer une forme de connaissance spécifique et même absolument unique en son genre, qui a sur celle de la science l'avantage d'être à la fois essentielle et immédiate, fait partie de celles qu'un écrivain comme Musil a combattues avec une énergie particulière et, me semble-t-il, avec les meilleures raisons qui soient. « La création littéraire [*Dichtung*], écrit-il, ne transmet pas le savoir et la connaissance. Mais : la création littéraire utilise le savoir et la connaissance. Et cela veut dire, ceux du monde intérieur, naturellement, exactement de la même façon que ceux du monde extérieur. <sup>14</sup> » Mais il lui est arrivé aussi de parler de la littérature comme si elle pouvait être elle-même un

moyen de connaissance, ce qui constitue, à mes yeux, bien moins la preuve d'une inconséquence que celle de la difficulté extrême à laquelle se heurte l'idée de donner une réponse simple et catégorique à la question posée. Ainsi écrit-il par exemple : « Dans la mesure où la création littéraire transmet une expérience vécue, elle transmet aussi une connaissance ; cette connaissance n'est certes pas du tout la connaissance rationnelle de la vérité (même si elle est mêlée avec elle), mais toutes les deux sont le résultat de processus orientés de la même façon, étant donné qu'il n'y a justement pas un monde rationnel et en dehors de lui un monde irrationnel, mais un seul et unique monde qui contient les deux choses. <sup>15</sup> »

Il ne faut, en tout cas, pas se laisser tromper par le langage heideggerien utilisé dans des déclarations comme celle que cite Bourdieu : dans le discours que l'on a commencé à entendre il y a une dizaine d'années sur ces questions, il ne s'agissait en réalité de rien d'autre qu'un

retour à la conception humaniste la plus classique et la plus contestable de la fonction de la littérature. Si elle avait perdu apparemment, pendant un temps, toute espèce de dehors, la littérature en a maintenant, semble-t-il, retrouvé un, le seul qui soit digne d'elle. Il n'a évidemment toujours pas grand-chose à voir avec la réalité, au sens ordinaire, qui n'intéresse que le sens commun et la science, et coïncide plutôt avec ce que certains appellent maintenant pompeusement la *transcendance*, un mot dont on peut se demander justement s'il satisfait autre chose que le besoin d'être excité de façon épisodique par des noms, auquel se réduit la plupart du temps, d'après Musil, l'idéalisme.

Au premier rang des éléments qui ont contribué à introduire, sur ce point, la confusion la plus complète, on peut citer la tendance, caractéristique de certains courants postmodernes, à ériger la littérature en une sorte de genre suprême, dont la philosophie et la science elles-mêmes ne sont au fond que des espèces. Dans l'idée que l'on se fait de la situation, chacune des trois disciplines a exactement autant ou aussi peu de rapport avec la vérité que les autres et se préoccupe uniquement d'inventer de bonnes histoires que nous honorons, dans certains cas, du titre de « vérités » uniquement pour signifier qu'elles nous satisfont et qu'elles nous aident, d'une manière ou d'une autre, à résoudre les problèmes que nous avons avec le monde et avec les autres hommes. Une des conséquences les plus remarquables de cette conception – qui s'exprime généralement dans le cliché selon lequel la science, la philosophie et la littérature sont « embarquées sur le même bateau » et font la même chose, simplement par des moyens un peu différents – a été de détourner l'attention de ce qui semble constituer, justement, la question cruciale. Pourquoi avons-nous besoin de la littérature, en plus de la science et de

la philosophie, pour nous aider à résoudre certains de nos problèmes ? et qu'est-ce qui fait exactement la spécificité de la littérature, considérée comme une voie d'accès, qui ne pourrait être remplacée par aucune autre, à la connaissance et à la vérité ?

On peut poser la question dans les termes que Martha Nussbaum utilise à propos de *La Coupe d'or* de Henry James : « Supposons que ce roman explore [...] des aspects significatifs de l'expérience morale de l'être humain. Pourquoi, peut-on encore se demander, avons-nous besoin d'un texte comme celui-là pour notre travail sur ces questions ? Pourquoi, en tant que personnes intéressées par l'idée de comprendre et de se comprendre, ne pourrions-nous pas dériver tout ce dont nous avons besoin d'un texte qui énoncerait et argumenterait ces conclusions concernant les êtres humains de façon simple et directe, sans les complications du caractère et de la conversation, sans les complexités stylistiques et structurales du texte littéraire — pour ne rien dire des obliquités, des ambiguïtés et des parenthèses de ce texte littéraire particulier ? Pourquoi souhaité-je introduire, au nom de ce texte, l'affirmation qu'il est philosophique ? Et même si cette affirmation devait m'être accordée, pourquoi devrions-nous croire qu'il est une œuvre majeure et irremplaçable de philosophie morale, dont la place ne pourrait pas être complètement remplie par des textes que nous avons l'habitude d'appeler philosophiques ? » [LK, 138] Je ne crois pas que la conception essentialiste que j'ai critiquée permette d'apporter ne serait-ce qu'un commencement de réponse à cette question.

Sans chercher pour le moment à être plus précis sur ce qu'il faut entendre exactement par « philosophie morale », pourquoi avons-nous le sentiment que les œuvres littéraires — ou, en tout cas, certaines d'entre elles — sont susceptibles d'apporter une contribution qui

n'a pas d'équivalent ailleurs, et surtout pas dans la philosophie elle-même, à la philosophie morale ? Un des éléments de réponse que l'on peut apporter à cette question est que notre expérience et notre imagination morales resteraient, de façon générale, beaucoup trop pauvres si elles s'appuyaient uniquement sur le vécu et la réalité, et qu'elles ont besoin d'être à la fois élargies, enrichies et approfondies par le recours à la fiction littéraire. La littérature, dit Martha Nussbaum, est une extension de la vie non seulement horizontalement, mettant le lecteur en contact avec des événements ou des lieux ou des personnes ou des problèmes qu'il n'a pas rencontrés en dehors de cela, mais également, pour ainsi dire, verticalement, donnant au lecteur une expérience qui est plus profonde, plus aiguë et plus précise qu'une bonne partie des choses qui se passent dans la vie. » [LK, 48]

Il y a d'ailleurs eu des philosophes, et Wittgenstein en est un exemple typique, qui attendaient manifestement beaucoup plus des grandes œuvres de la littérature pour aimer et orienter la réflexion morale que des productions de la philosophie morale. Wittgenstein remarque à un moment donné que ce qui est le plus étonnant dans les livres sur l'éthique est qu'on n'y trouve souvent formulé et discuté aucun problème éthique. Si l'on en juge d'après ses propres références, sa tendance personnelle était de se tourner plutôt vers la littérature, en particulier vers des auteurs comme Tolstoï, Dostoïevski ou Gottfried Keller, pour y trouver des exemples de ce à quoi peuvent ressembler un problème éthique et la résolution d'un problème de cette sorte. Et il ne pensait pas simplement que l'on peut trouver dans les œuvres littéraires un matériau précieux et même irremplaçable pour nourrir la réflexion morale, mais également qu'elles sont capables d'apporter une

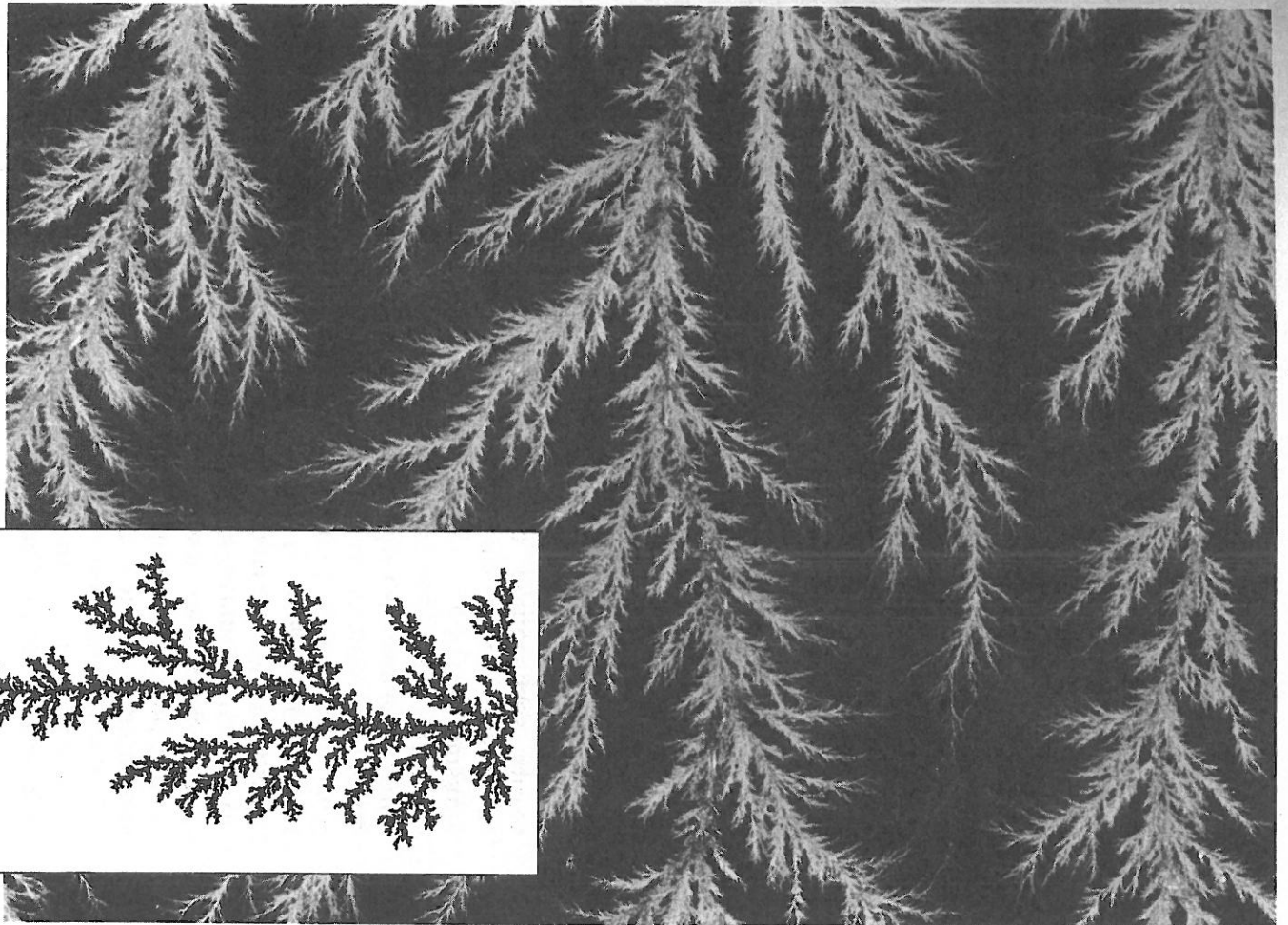


... libération d'énergie. Mais l'entropie thermodynamique échoue lamentablement à mesurer le degré de changement du formé et de l'informe lors de la création des acides aminés, des micro-organismes, des plantes et des animaux autoreproducteurs, des systèmes d'information complexes comme le cerveau. Si ces îlots d'ordre en évolution obéissent certainement à la deuxième loi de la thermodynamique, les lois importantes, créatrices, se situent ailleurs.

La nature forme des motifs. Certains sont ordonnés dans l'espace mais désordonnés dans le temps, d'autres sont ordonnés dans le temps mais désordonnés dans l'espace. Certains sont de nature fractale, avec des structures invariantes d'échelles, d'autres donnent lieu à des états stables ou à des états oscillants. L'étude de la formation de ces motifs est devenue une branche de la physique et des sciences de la nature permettant aux scientifiques de simuler l'agrégation de particules en amas, la diffusion en zigzags des décharges électriques, et la croissance des cristaux de glace ou d'alliages métalliques. Bien que cette dynamique paraisse élémentaire — des formes qui changent dans l'espace et le temps —, ce n'est qu'aujourd'hui que l'on dispose des outils nécessaires à sa compréhension, ce n'est qu'aujourd'hui que l'on peut demander à un physicien, sans hypocrisie: « Pourquoi les flocons de neige sont-ils tous différents ? »

Dans la turbulence de l'air, les cristaux de glace forment, par une combinaison célebre de hasard et de symétrie, la beauté particulière d'un indéterminisme sextuple. Lorsque l'eau se congèle, les cristaux émettent de petites pointes; ces pointes s'allongent, leur frontière devient instable, et de nouvelles pointes jaillissent de leur surface. Les flocons de neige obéissent à des lois mathématiques d'une surprise

RAMIFICATION ET COALESCENCE (page en regard). L'étude de la génération de formes, stimulée par les mathématiques fractales, établit un rapprochement entre certains motifs naturels comme les trajectoires en forme d'éclair d'une décharge électrique et l'agrégation, simulée sur ordinateur, de particules soumises à un mouvement aléatoire (métaillons).



JAMES GLEICK, LA THÉORIE DU CHAOS

nante subtilité, et il était impossible de prédire avec précision la rapidité avec laquelle croissait une pointe, quel serait son diamètre et le nombre de ses ramifications. Des générations de scientifiques avaient dessiné et classifié ce panachage de formes : plaquettes et colonnes, cristaux et polycristaux, aiguilles et dendrites. Faute d'une meilleure approche, les traits considéraient la formation d'un cristal comme une affaire de classification.

On sait aujourd'hui que la croissance de ces pointes, de ces dendrites, correspond à un problème de frontière libre instable et fortement non linéaire : les modèles doivent suivre révolution dynamique d'une frontière sinuée, complexe. Lorsque la solidification se fait de l'extérieur vers l'intérieur, comme dans un bac à glaçons, cette frontière reste généralement stable et lisse, et la vitesse de cette solidification dépend de la capacité des parois à évacuer la chaleur. Mais lorsqu'un cristal se solidifie vers l'extérieur à partir d'un germe initial — comme un flocon de neige capturant des molécules d'eau lors de sa chute dans un air saturé de vapeur —, le processus devient instable. Une portion de surface saillante par rapport à ses voisines capte davantage de molécules d'eau et a donc une croissance plus rapide — c'est « l'effet paratonnerre ». Elle donne naissance à de nouvelles ramifications, puis à des sous-ramifications.

L'une des difficultés était de distinguer, parmi les nombreux phénomènes physiques mis en jeu, ceux qui étaient essentiels de ceux que l'on pouvait ignorer en toute sécurité. Le plus important d'entre eux, les physiciens l'avaient reconnu depuis longtemps, était la diffusion de chaleur libérée lors de la congélation. Mais la physique de la diffusion de chaleur ne peut expliquer à elle seule les motifs observés par les chercheurs lorsqu'ils regardent des flocons de neige au microscope ou qu'ils les font croître dans leur laboratoire. Récemment, les scientifiques sont parvenus à intégrer un autre processus : la tension de surface. Au cœur de ce nouveau modèle du flocon de neige, on retrouve l'essence du chaos : un équilibre délicat entre des forces de stabilité et des forces d'instabilité ; une interaction féconde

entre des forces à l'échelle atomique et des forces aux échelles ordinaires.

Aux endroits où la diffusion de chaleur tend à engendrer de l'instabilité, la tension de surface engendre de la stabilité. L'action de la tension de surface fait qu'une substance préfère des frontières lisses comme la paroi d'une bulle de savon. Les surfaces rugueuses exigent davantage d'énergie. L'équilibre entre ces deux tendances dépend de la taille du cristal. Alors que la diffusion de chaleur est essentiellement un processus macroscopique, à grande échelle, la tension de surface est prépondérante aux échelles microscopiques.

Devant la petitesse des effets de la tension de surface, les chercheurs supposaient traditionnellement qu'ils pouvaient en pratique les négliger. Ce n'est pas le cas. Les échelles les plus infimes se révélèrent avoir une importance cruciale : les effets de surface s'y avèrent infiniment sensibles à la structure moléculaire d'une substance se solidifiant. Dans le cas de la glace, il s'agit d'une symétrie moléculaire favorisant naturellement six directions de croissance. À leur grande surprise, les scientifiques découvrirent que le mélange de stabilité et d'instabilité s'arrangeait pour amplifier cette préférence au niveau microscopique, engendrant la forme dentelée, presque fractale, constituant les flocons de neige. Cette description mathématique ne fut pas le fait des météorologues, mais de physiciens théoriciens et de métallurgistes qui y trouvèrent leur intérêt. Dans les métaux, la symétrie moléculaire et donc les cristaux caractéristiques qui permettent de déterminer la résistance d'un alliage sont différents. Mais les mathématiques sont identiques : les lois de la création des formes sont universelles.

La dépendance sensitive aux conditions initiales ne sert pas à détruire mais à créer. Lorsqu'un flocon de neige en formation tombe vers la Terre — flottant dans le vent durant environ une heure —, les choix réalisés à tout instant par les excroissances ramifiées dépendent sensiblement de choses telles que la température, l'humidité, et la présence d'impuretés dans l'atmosphère. Les six aiguilles d'un simple flocon, réparties dans un espace d'un millimètre, ressentent la même température et, les lois de crois-



sance étant purement déterministes, conservent une symétrie presque parfaite. Mais la nature de l'air turbulent est telle que deux flocons quelconques suivront des trajectoires très différentes. La forme finale d'un flocon est ainsi l'histoire de toutes les variations de conditions atmosphériques qu'il a subies, et leur combinaison peut être pratiquement infinie.

Les flocons de neige correspondent à des phénomènes de non-équilibre, disent volontiers les physiciens. Ils sont le résultat d'un déséquilibre dans le flux d'énergie d'un endroit de la nature à un autre. Ce flux transforme une frontière en une excroissance, cette excroissance en un déploiement de ramifications, et ce déploiement en une structure complexe jamais observée auparavant. Après avoir découvert que cette instabilité obéissait aux lois universelles du chaos, les scientifiques réussirent à appliquer les mêmes méthodes à toute une foule de problèmes physiques et chimiques, et, inévitablement, pensèrent pouvoir ensuite s'attaquer à la biologie. Lorsqu'ils regardaient sur un ordinateur des simulations de croissance dendritique, ils avaient dans leur for intérieur la vision d'algues, de parois cellulaires, d'organismes bourgeonnant et se divisant.

De nombreuses voies de recherche semblent aujourd'hui ouvertes, depuis les particules microscopiques jusqu'à la complexité du quotidien. En physique mathématique, la théorie de bifurcation de Feigenbaum progresse aux États-Unis et en Europe. Dans les domaines abstraits de la physique théorique, les scientifiques explorent de nouveaux problèmes, tel par exemple celui de l'existence du chaos quantique : la mécanique quantique admet-elle les phénomènes chaotiques de la mécanique classique ? En hydrodynamique, Libchaber construit son enceinte géante d'hélium liquide, tandis que Pierre Hohenberg et Günter Ahlers étudient le déplacement étrange des ondes de convection. En astronomie, les spécialistes du chaos recourent à des instabilités gravitationnelles imprévues pour expliquer l'origine des météorites — ce cataclysme apparemment mystérieux d'astéroïdes depuis une région située loin derrière Mars.

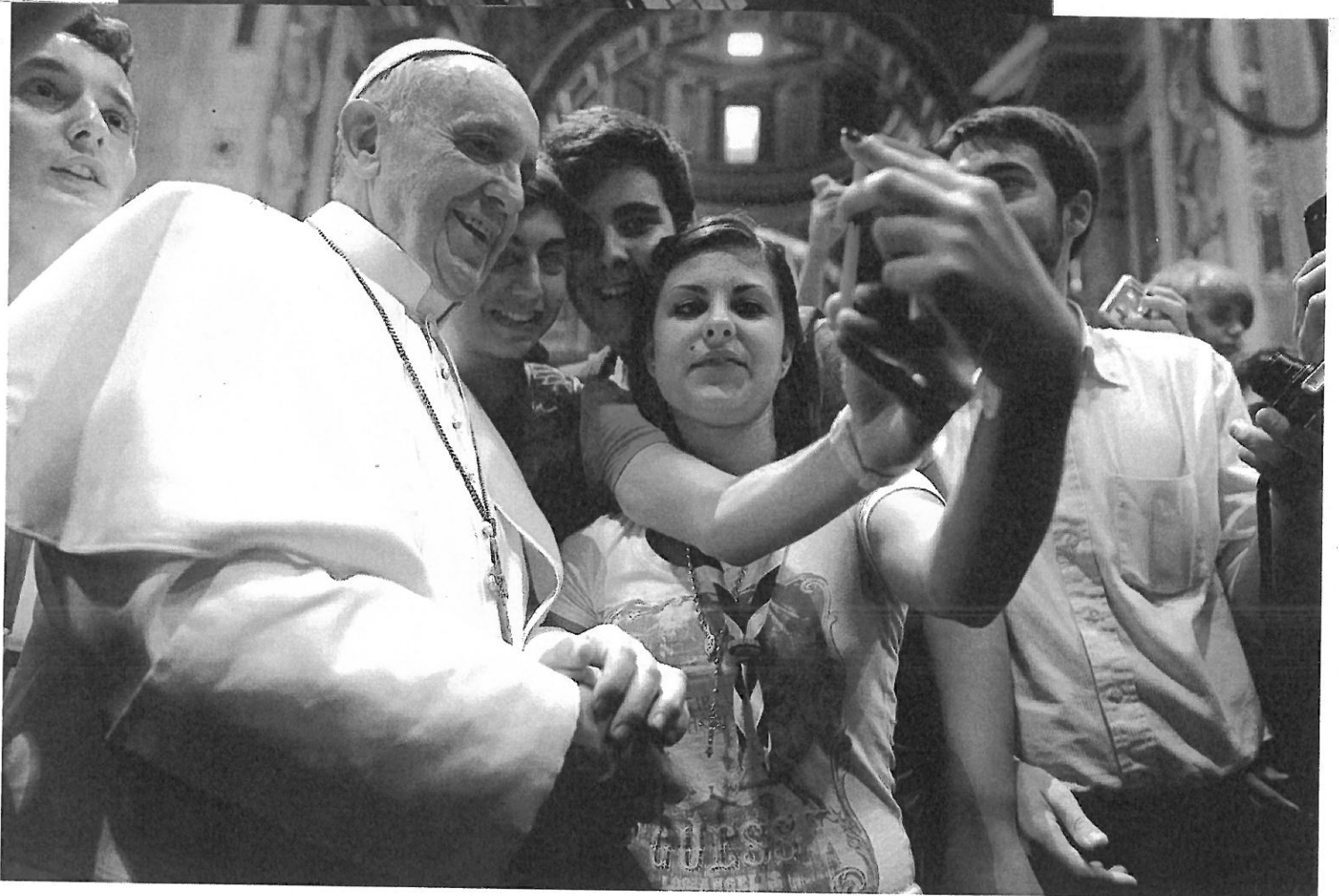
Des scientifiques utilisent la physique des systèmes dynamiques pour étudier le système immunitaire de l'homme, avec ses milliards de composants et ses capacités d'apprentissage, de mémorisation, de reconnaissance de formes ; dans le même temps, ils étudient l'évolution, espérant découvrir les mécanismes universels de l'adaptation. Ceux qui élaborent de tels modèles rencontrent rapidement des structures qui se reproduisent, rivalisent, et évoluent selon la sélection naturelle.

« L'évolution est un chaos avec du feed-back », dit Joseph Ford. L'Univers est certes du hasard plus de la dissipation. Mais un hasard orienté peut engendrer une complexité surprenante. Et, ainsi que Lorenz l'a découvert depuis longtemps, la dissipation est un facteur d'ordre.

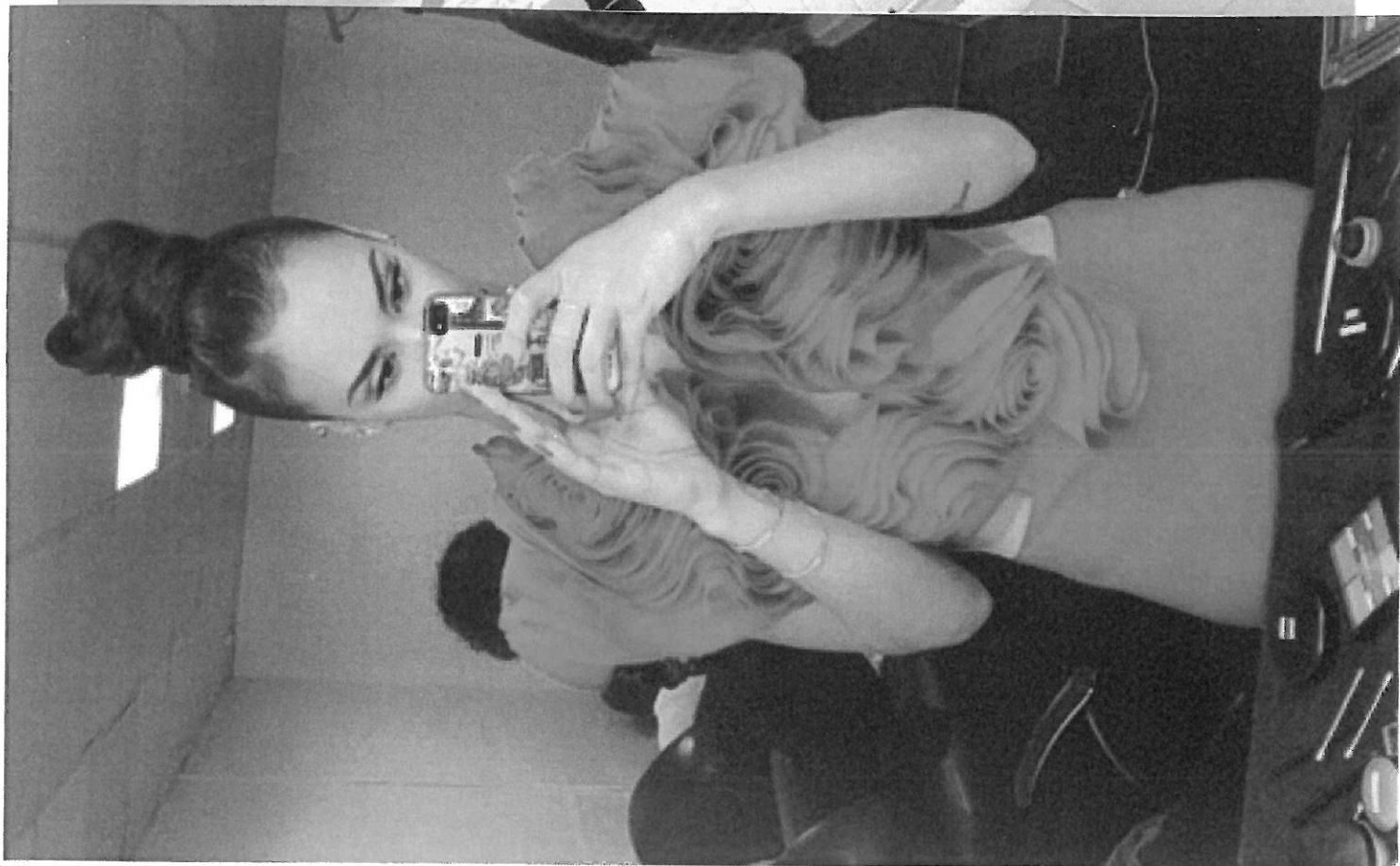
« Dieu joue aux dés avec l'Univers », telle est la réponse de Ford à la célèbre question d'Einstein. « Mais ces dés sont pipés. Et le principal objectif de la physique aujourd'hui est de découvrir selon quelles règles ils furent pipés et comment nous pouvons les utiliser à nos propres fins. »

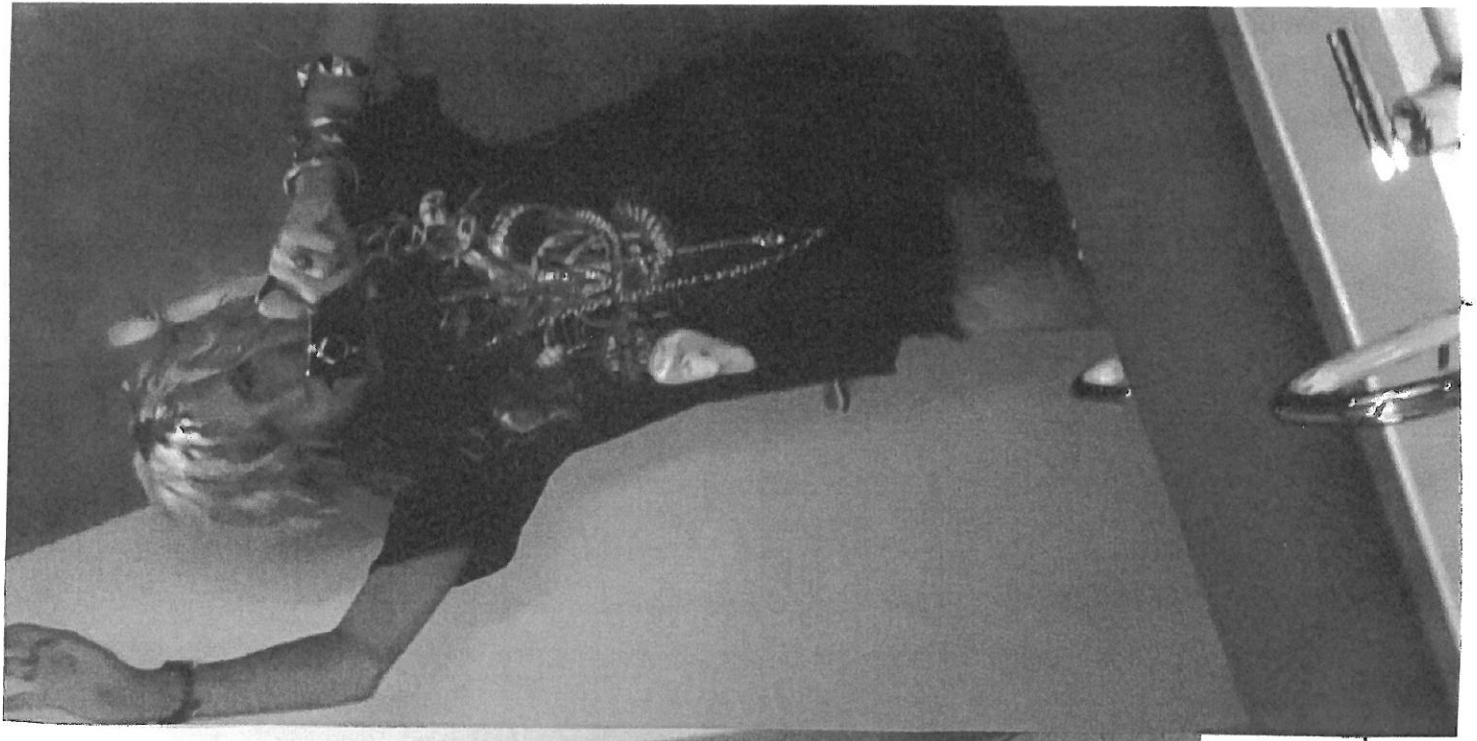
~~De telles idées permettent à l'entreprise collective qu'est la science d'avancer. Pourtant, aucune philosophie, aucune preuve, aucune expérience se semble jamais tout à fait satisfaisante pour influencer sur les chercheurs individuels pour qui la science doit d'abord et toujours fournir une méthode de travail. Dans certains laboratoires, on assiste au déclin des méthodes traditionnelles. La science normale est, selon l'expression de Kuhn, en perdition ; un dispositif ne donne pas ce qu'on pensait ; la profession ne peut plus éluder les anomalies. Mais pour qu'importe quel scientifique, les idées du chaos ne pourraient prévaloir tant que ses méthodes n'apparaîtraient pas comme une nécessité.~~

~~Cela s'est vérifié dans chaque discipline. En écologie, il y eut William M. Schaffer, qui fut le dernier étudiant de Robert MacArthur, doyen de cette discipline dans les années cinquante et soixante. MacArthur élaborait une conception de la nature qui consacra la notion d'équilibre naturel. Ses modèles supposaient l'existence d'équilibres~~





















# HIER

Mercredi 27 novembre 2013

## Atelier de transmission

2 comédiens (Chloé A. et Benoit)

2 participantes (Siegrid et Mélody)

Est jouée la scène entre Célimène et Arsinoé. Puis, Siegrid quitte l'atelier.

Melody, ayant participé à de nombreux ateliers de transmission, s'est appropriée de façon très naturelle la manière de travailler proposée par les comédiens. L'articulation du texte et la précision par rapport à la ponctuation n'étant plus des choses à revoir puisque acquises, les comédiens lui proposent de se focaliser sur sa voix (comment placer sa voix, gérer son souffle...). La scène de l'acte IV entre Célimène et Alceste peut donc être jouée en privilégiant des aspects beaucoup plus techniques.

## Réunion

C'est aujourd'hui la dernière rencontre collective de l'équipe du théâtre. Par conséquent, le retour sur ce qui s'est passé est au centre de cette réunion : une mise au point, des questionnements sur la suite, quelques anecdotes à partager, un échange quant aux différents ateliers de transmission, etc.

## Répétition

La scène des portraits se faisait, depuis quelques représentations, à travers une lecture claire et pourtant chargée de trop d'imprécisions pour être totalement lisible. Certains détails ont donc été retravaillés et seront appliqués le soir même.

Les scènes entre Arsinoé et Célimène et Arsinoé et Alceste sont revues afin de replacer les intentions.

Les actes I et II de *L'école des femmes* sont mis en espace et à l'épreuve au plateau.

## Représentation

160 personnes

La scène des portraits, grâce aux quelques précisions nécessaires faites l'après-midi, fonctionne bien mieux ce soir.

La représentation se déroule dans une bonne énergie et est très bien accueillie par le public.

Sara Ferroud

